

Jean-François Chassay  
Université du Québec à Montréal

Du 6 août au 11 septembre

It was not a street anymore but a world, a time and space  
of falling ash and near night<sup>1</sup>.

Don DeLillo  
*Falling Man*

**J**e voudrais dans cet article proposer une hypothèse sous forme de question, qui permet d'imaginer une filiation entre des catastrophes contemporaines qui concernent les États-Unis. On peut la voir comme une fiction, dans la mesure où il s'agit de proposer, d'inventer un lien entre deux événements, de boucler une boucle qui n'existe peut-être que dans mon imagination. Mais si on veut bien prendre cette hypothèse comme une fiction, on pourrait aussi intituler cet article : « D'un Ground Zero à l'autre ou : tel est pris qui croyait prendre ».

Un certain 11 septembre, à quelques minutes d'intervalle, deux avions s'encastraient dans les tours du World Trade Center à New York. Quelques

---

1. Don DeLillo, *Falling Man*, New York, Scribner, 2007, p. 3.

décennies auparavant, 56 ans pour être plus précis, à quelques jours d'intervalle, deux bombes nucléaires (faussement mais communément appelées « bombes atomiques ») explosaient au-dessus de populations civiles au Japon, à Hiroshima le 6 août et à Nagasaki le 9. Total des victimes de ces deux explosions : environ 140 000 sur le coup, mais on en comptait plus de 200 000 vingt ans plus tard, en ajoutant tous ceux qui étaient morts de maladies directement liées aux effets des radiations. Quatre ans plus tard, en 1949, l'URSS fait exploser à son tour une bombe nucléaire. « La Guerre froide » pouvait commencer. Ma question est la suivante : l'attaque du 11 septembre marque-t-elle la fin d'un imaginaire de la bombe nucléaire? À partir de l'invention de la bombe nucléaire (bombe à fission), puis de la bombe à hydrogène (bombe à fusion), le discours sur la capacité d'autodestruction de l'humanité a pris une tournure de plus en plus hyperbolique : toujours plus fort, plus bruyant, plus destructeur. Bombe nucléaire et imaginaire de la fin sont alors intimement liés. Le 11 septembre, il n'y a eu que quelques milliers de morts, une paille si on compare ce résultat avec l'utilisation d'armes de destruction massive au Japon. Et pourtant, on a pu voir les effets psychologiques et géopolitiques d'une technologie beaucoup moins raffinée (quelques couteaux et un fanatisme bien aiguisés). Las d'une technologie de plus en plus complexe, serions-nous tentés de revenir à des modes de tuerie beaucoup plus terre-à-terre (si on accepte cette expression pour parler de fanatiques religieux, ce qui ressemble à un oxymore)?

Les effets de la bombe nucléaire dans l'imaginaire contemporain ont été immenses. La littérature et le cinéma, notamment, s'en sont servis à satiété. Les événements du 11 septembre, de leur côté, ont déjà permis l'apparition d'une pléthore d'artefacts sous des formes extrêmement variées, de fictions sous toutes sortes de formes. À côté de cela, les « fictions nucléaires » semblent avoir un peu perdu la cote. On pense à Don DeLillo qui donne l'exemple, de *Underworld*, qui traite du nucléaire, à *Falling Man* qui traite du 11 septembre<sup>2</sup>.

---

2. On notera à ce propos la photo terriblement prémonitoire qui orne la couverture de *Underworld* : une église en gros plan, dont on voit surtout une croix, au sommet, et qui semble enserrée (sinon écrasée) par les deux tours du World Trade Center. Certes,

La fin de l'URSS a vu se multiplier, entre 1990 et 1991, de nouveaux pays où se trouvaient des ogives nucléaires, pays dirigés par des individus aux penchants démocratiques souvent limités (on me permettra la litote). À cause de cela, la crainte de voir surgir un *Doctor Strangelove* à l'est de l'Europe (dans ce nouveau contexte géopolitique, l'expression est plus juste que celle d'Europe de l'est) n'a pas diminué. Qu'en est-il depuis les événements du 11 septembre? La bombe est-elle passée à l'arrière-plan dans l'imaginaire occidental? La peur à laquelle on l'associe augmente-t-elle, diminue-t-elle? L'écroulement des tours jumelles marque-t-il la fin de l'imaginaire de la bombe nucléaire, ou au contraire sa relance, sous des formes peut-être nouvelles?

Je ne m'appuierai pas sur des œuvres de fiction pour aborder ce sujet, mais plutôt sur une saisie des réactions à l'intérieur du discours social contemporain, en faisant une synthèse de nombreux articles sur le sujet glanés dans quelques journaux, nationaux et internationaux, en l'occurrence *Le Devoir*, *Le Monde* et *New York Times*<sup>3</sup>. Après avoir lu ou parcouru quelques centaines d'articles sur ce sujet, on peut affirmer sans risque de se tromper qu'on ne se sent pas tellement en sécurité.

Une évidence saute rapidement aux yeux : si la chute du mur de Berlin marque la fin de la Guerre froide, réamorcée au cours de la décennie précédente, elle ne signifie nullement la fin d'une crainte des bombardements nucléaires. Après tout, dans un article du *Times* (*NYT*, 3 novembre 1991, p. 11), on apprend qu'après la dissolution de l'Union Soviétique, l'Ukraine possède deux réacteurs nucléaires et, à cette époque, personne ne peut garantir les velléités du gouvernement de créer un monde pastoral à l'intérieur de ses nouvelles frontières. Un article du *Devoir* rappelle la réalité des événements politiques récents : « Après août 1945, [...] la bombe atomique avec son risque d'extermination reste suspendue sur tous les habitants de la Terre. La fin de la Guerre froide

---

il s'agit d'une église chrétienne et la photo illustre ironiquement deux puissances de la culture américaine, la religion et l'argent. Il n'empêche que la photo apparaît étonnante en regard des événements qui suivront quelques années plus tard.

3. Désormais, les références à ces journaux seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, respectivement précédées de la mention *D*, *M* ou *NYT*.

ne fit qu'augmenter le danger de sa dissémination. » (*D*, 5 juin 1993, p. D6) Moins de quatre ans après l'effondrement de l'empire, voilà qu'une certaine nostalgie s'empare des commentateurs en pensant à l'époque des bons vieux Soviétiques, où tout était plus clair. Cette crainte est liée notamment à la force du crime organisé en Russie :

La montée en flèche de la criminalité et la prolifération des groupes liés au crime organisé en Russie sapent l'autorité de Moscou et son contrôle sur l'armement nucléaire du pays. La possibilité que la mafia russe mette la main sur des armes nucléaires ou des substances radioactives n'est plus tout à fait un scénario-catastrophe de roman de science-fiction, mais un risque bien réel (*D*, 2 juin 1994, p. A1).

Le problème est le suivant : non seulement le plutonium peut-il servir à des terroristes, pour prendre une ville en otage par exemple, mais

[l]a Russie est devenue un vaste marché aux puces mais aussi un gruyère d'où tout s'échappe. Depuis 1991, les pays de l'ex-Union soviétique soldent à vil prix leur quincaillerie militaire [...]. Ils ont tellement besoin d'argent que même la chaîne de restaurant québécois Pacini offrait tout récemment un voyage en Mig-29 à ses clients. (*D*, 25 août 1994, p. A1)

On ne précise pas si c'est avant ou après que ceux-ci se soient bourrés de lasagne à la viande.

On le voit déjà à partir de ces quelques citations, si la Guerre froide est terminée, ce sont quand même les ruines du bloc de l'Est (et plus précisément des pays nés de l'ancienne Union soviétique) qui provoquent la peur. La belle époque où l'axe du mal était assez clairement circonscrit est maintenant révolue. Dans un article du *New York Times* intitulé « Here We Go Again », on lit ceci : « With no export control system and wide corruption, Moscow is becoming a major nuclear shopping center for Iran. Teheran also pokes around nations in the former Soviet Union to see what's on the shelf, such as a nuclear bomb or two. » (*NYT*, 9 octobre 1992, p. A33) Dans un article du premier janvier 1992, le *Times* cite le directeur de la CIA selon qui il existerait dans l'ex-URSS plus de 900 000 personnes, civils et militaires, travaillant dans le domaine de l'armement nucléaire : « A large percentage of these people could be of

value to foreign buyers. » (*NYT*, 1<sup>er</sup> janvier 1992, p. A1) Le sénateur Sam Nunn faisait de son côté, en janvier 1991, des déclarations assez suaves : « [He] warned last year that the unauthorized use of nuclear arms was "one of our most important and often neglected subjects". "Some of the tens of thousands of Soviet nuclear weapons could fall into the wrong hands" he told the Senate last March. » (*NYT*, 29 janvier 1991, p. C1) Ce qui sous-entend qu'il y a de « bonnes mains » pour recevoir les armes nucléaires, sans doute l'armée américaine pour Sam Nunn, armée américaine qui fit, par exemple, des tests secrets auprès de centaines de militaires en 1957 pour voir comment ils réagiraient à une guerre nucléaire, en les exposant pendant quelques semaines aux radiations de six explosions, tout en leur affirmant qu'ils ne couraient aucun risque. On ne saurait être plus cynique. Il est difficile de deviner si Nunn rangerait ces explosions parmi les explosions « autorisées ».

Si la Guerre froide est née et s'est développée sur le principe de l'équilibre de la terreur provoquée par le développement massif de l'arsenal nucléaire, la décennie qui commence en 1990 ne fait qu'accentuer un imaginaire de la fin propre à ce même armement, d'autant plus qu'on ne sait plus de quel lieu ennemi risque de venir l'attaque.

On se souvient peut-être que le 14 septembre 2001, *Libération* titrait dans sa section « Rebonds » : « Le XXI<sup>e</sup> siècle est né le 11 septembre 2001 ». Est-ce que le passage d'un siècle à l'autre, via l'attaque terroriste, a modifié les craintes face au nucléaire? En fait, on pourrait dire qu'elle a tendance à se déplacer, à prendre d'autres formes, et à adopter un nouveau vocabulaire, assez récurrent, qu'on ne trouvait pas du moins dans les années 1990.

En mai 2003, un article du *Times* révélait que le gouvernement Bush voulait renouveler le stock d'armement nucléaire américain, sous prétexte que cet arsenal devait être adapté au nouveau monde post-soviétique. Parmi les nombreux opposants, la sénatrice de Californie Dianne Feinstein eut cette déclaration significative : « I remember how people lived in this country in fear of nuclear bomb. [...] I think the American people have to weigh in on whether they want this nation to open the door and

begin a new generation of nuclear. » (*NYT*, 29 mai 2003, p. A23) « Je me souviens de cette époque » : il s'agirait donc d'une époque ancienne, d'un monde oublié qu'on ne voudrait pas voir réapparaître. Et il est vrai que l'imaginaire de la fin, associé au nucléaire, a changé et nous sommes peut-être dans la situation de ce pompiste indien : « La grande majorité des Indiens n'ont qu'une idée floue de ce qu'est l'arme nucléaire. Mais ils savent que l'Inde la possède, et ils en sont fiers. "On m'a dit que c'était une bombe où il ne restait plus rien après, tente un pompiste. Mais moi, j'ai du mal à y croire." » (*D*, 8 juin 2002, p. A9) En effet, si on a du mal à y croire de manière ontologique en quelque sorte, on peut dire aussi que cette arme est tellement associée à la Guerre froide qu'elle peut sembler désuète, politiquement, surtout après le 11 septembre.

Il reste que l'attaque d'Al-Quaïda a modifié la donne sans faire disparaître la bombe des esprits. D'abord, première remarque importante à ce propos, on notera la récurrente association des mots « terroriste » et « nucléaire ». Dans un article du *Monde*, on lit que « La fin de la Guerre froide Est-Ouest a eu pour résultat d'estomper le péril de l'apocalypse nucléaire. La dissuasion, à sa manière, a fait ses preuves. » (*M*, 20 décembre 2002, p. 1) Cependant, les « nouveaux élus » du club des puissances nucléaires pourraient ne pas respecter les « règles » des prédécesseurs, d'autant plus que ces « états voyous » pour reprendre la terminologie républicaine, sont souvent associés à des mouvances terroristes, et c'est bien de ces réseaux qu'il faut se méfier. L'article s'intitule d'ailleurs : « La nouvelle panoplie du terrorisme ». « Terrorism and nuclear proliferation are the most serious security threats faced by America today. » (*NYT*, 27 juillet 2003, « Week-end », p. 12) À la fin du fatidique mois de septembre, Tony Blair affirmait en chambre : « Nous savons que s'ils le pouvaient [les groupes terroristes] utiliseraient des armes de destruction massive chimiques, biologiques ou même nucléaires. » (*M*, 20 septembre 2001, p. 4) Sur ce sujet, le *New York Times* renchérit

The Sept. 11 attacks on the United States have increased the chances that terrorists might try to use nuclear weapons or materials, or attack nuclear power plants, the director of the International Atomic Energy Agency warned today. [...] Since Sept. 11, experts in numerous countries have begun looking afresh at earlier studies largely ruling out the use or acquisition of nuclear weapons by terrorists. (*NYT*, 2 novembre 2001, p. B4)

C'est d'autant plus ironique que leur réussite le 11 septembre tient à l'utilisation d'armes plutôt « conventionnelles » (si on peut utiliser ce terme pour parler d'avions comme armes de destruction...). Il faut bien voir que « le risque que des terroristes réussissent une attaque nucléaire quelque part sur la planète a considérablement augmenté depuis qu'on sait qu'ils n'hésitent plus à sacrifier leur vie dans une mission ». (*D*, 2 novembre 2001, p. A1) Le parallèle dans ce cas avec les kamikazes japonais saute aux yeux. C'est au cours des années 2002 et 2003 que Bush, pour reprendre le titre d'un article, exhorte l'Europe « à combattre la "terreur globale" » (*M*, 25 mai 2002, p. 3) — on suppose qu'il ne s'inclut pas dans cette terreur. Deux mois après les attentats du 11 septembre, nous sommes encore dans le règne rhétorique de l'hyperbole : « La nature impitoyable des attentats du 11 septembre signifie que le risque de terrorisme nucléaire est dix fois plus élevé qu'auparavant », affirme le directeur de l'Agence internationale de l'énergie atomique (*D*, 2 novembre 2001, p. B7). Dix fois : pourquoi pas onze, pourquoi pas sept? Le lecteur n'obtiendra pas de réponse à cette question dans l'article.

Pourtant, et ce sera ma deuxième remarque, l'idée d'une utilisation de l'arme nucléaire semble beaucoup moins souvent comparée à l'apocalypse (pour reprendre l'expression du philosophe allemand Gunther Anders, au début des années cinquante, qui a fait florès). Il existe une plus grande rationalisation du discours à propos de la bombe. On peut l'expliquer par deux raisons. La première tient à ce que les possibilités de l'utilisation d'une bombe nucléaire, ou pire d'une bombe à hydrogène, par des groupes terroristes, demeurent extrêmement faibles : « C'est un travail d'Hercule, qui réclame des moyens financiers considérables et nécessite des compétences, des équipes et une infrastructure » que ces groupes n'ont pas (*M*, 11 septembre 2002, cahier « Spécial », p. 17). Ailleurs, on lira « les matériaux sophistiqués sont encore bien gardés, et le savoir-faire est relativement confiné. » (*M*, 25 juin 2002, p. D3) C'est avec assurance que les différents interlocuteurs, spécialistes politiques ou scientifiques, reviennent sur cette affirmation au fil des années, le choc immédiat du 11 septembre étant passé. Par contre, si « l'arme nucléaire de destruction massive », pour reprendre un pléonasse qu'on lit souvent, est hors de

portée d'Oussama Ben Laden, l'expression « bombe sale » ou « dirty bomb » revient à de nombreuses reprises dans les articles.

Une bombe sale n'est en rien une arme nucléaire. C'est une bombe classique dont l'ogive est remplie de matières radioactives. [...] Le but recherché avec ces bombes, qualifiées de sales ou de radiologiques, n'est pas tant de faire des victimes — elles en font peu — que d'instiller la peur en contaminant — et en gelant — pour de longs mois les zones habitées ou stratégiques sur lesquelles elles seraient lancées. (*M*, 11 septembre 2002, p. 17)

Un autre article précise :

Officials are increasingly concerned that terrorists willing to die could create a « dirty bomb », wrapping more easily stolen radioactive materials used in medicine and industry around a conventional explosive, like dynamite, to try to make a significant area of a city uninhabitable for many years. (*NYT*, 12 novembre 2001, p. B1 et B6).

Les spécialistes s'entendent pour dire que la possibilité d'utiliser du matériel radioactif pour produire des bombes sales de la part des terroristes est infiniment plus grande que la possibilité de fabriquer une bombe nucléaire. Les bombes sales annoncées des terroristes sont associées à du « bricolage ». À propos de ces bombes à « uranium appauvri », on va même jusqu'à parler de « puissance nucléaire rustique » (*M*, 15 octobre 2001, p. 12). L'expression « uranium appauvri » pour la fabrication est d'autant plus intéressante qu'on parle souvent de ces bombes comme de « l'arme du pauvre ». Et tout bon gouvernement néolibéral le dira, rien n'est plus dangereux qu'un pauvre (on se demande d'ailleurs pourquoi les susdits gouvernements les multiplient). Il existe donc une menace réelle, une crainte (dans les ports, par exemple, on craint de trouver des conteneurs piégés par une bombe contenant des éléments radioactifs), mais le « superterrorisme nucléaire » (pour reprendre un autre titre du *Monde* [4 novembre 2001, p. 9]) déclenche une crainte qui est à une autre échelle que celle des bombes nucléaires ou thermonucléaires « classiques ». Moins puissantes, moins dommageables sur le coup, elles rendent d'autant plus craintif qu'on ne sait d'où elles pourraient surgir. Autrement dit, contrairement à ce qui se passait pendant la Guerre froide,



le terme clé de l'équation est beaucoup plus celui de « terrorisme » que celui de « nucléaire ».

La deuxième raison tient à des modifications stratégiques et scientifiques prises par le gouvernement Bush. On ne pourrait, il va de soi, le traiter de terroriste... Et pourtant ses méthodes semblent calquées sur celles de ses adversaires. D'une part, et c'est une attitude très critiquée, le Pentagone a informé le Congrès en mars 2002 qu'il envisageait la possibilité de recourir à l'arme nucléaire contre les pays qui constituent une menace pour les États-Unis, ce qui représente un revirement total de la politique de dissuasion traditionnelle américaine (*D*, 11 mars 2002, p. A5). L'arme nucléaire devient un « outil » militaire comme n'importe quel autre armement. « Loin de son rôle convenu d'arme de menace, censée décourager par avance toute velléité d'agression par la seule terreur qu'elle peut inspirer, l'arsenal nucléaire est en passe de devenir une arme d'emploi. » (*M*, 26 novembre 2003, p. 16) D'autre part, les États-Unis mettent au point des « mini-bombes nucléaires » « suffisamment miniaturisées pour pénétrer à l'intérieur de bunkers enterrés qui abriteraient des postes de commandement ou des matériels sensibles. » (*M*, 10 mars 2003, p. 5) Selon un spécialiste, l'existence de ces armes nucléaires miniaturisées

constitue un nouveau glissement qui provoque un véritable débat. Or ce glissement risque de s'accroître à mesure qu'on fabriquera des armes nucléaires de très petites puissances, qu'on utilisera plus souvent en raison de leur plus grande efficacité. Nous assistons donc peu à peu à l'effacement de la frontière entre ADM et armes conventionnelles. (*D*, 10 mai 2003, p. B1)

Des bombes sales que les terroristes post-11 septembre pourraient utiliser aux mini-bombes nucléaires qu'on utiliserait justement, en priorité, pour contrer ces mêmes terroristes, on voit aussi un glissement dans le discours : c'est le retour au « Small is beautiful ». De l'hyperbole, nous passons à l'euphémisme. Euphémisme qu'on retrouve d'ailleurs sous une forme assez comique dans certains articles :

A military operation to demolish the Hussein government, which would involve the deployment of thousands of American

troops in Iran's neighbor to the west, will certainly get Teheran's attention and could lead it to rethink its nuclear ambitions. (*NYT*, 9 septembre 2002, p. A8)

On ne saurait mieux dire.

Certes, il serait exagéré de dire que la peur d'une utilisation du nucléaire disparaît après le 11 septembre. Il reste que « l'apocalypse nucléaire », ancrée dans un imaginaire de la fin propre à la Guerre froide, disparaît dans la mesure où l'idée d'une logique de la destruction systématique s'atténue. Les craintes que des armes nucléaires se retrouvent dans un pays mené par un dictateur reviennent souvent dans les articles, mais on a largement l'impression que les débats relèvent des subtilités de la diplomatie. Autrement dit, davantage de la politique que d'un imaginaire qui serait dominé par la figure de la bombe. « Le terrorisme nucléaire est un risque réel, dénoncé par les scientifiques dès 1946 », écrit un journaliste du *Monde diplomatique* (octobre 2003, p. 22). Mais on ne le qualifiait pas ainsi à l'époque. C'est du terrorisme religieux que les craintes surgissent. De nombreux liens sont tissés entre Al-Quaïda et le nucléaire, mais par le biais de bombes sales, avec des éléments radioactifs, et un système d'explosion conventionnel. Une telle technique provoque de réelles craintes, mais la dimension apocalyptique y est moins présente étant donné les dégâts plus limités de ce genre de bombe. Mais on notera que les événements d'Hiroshima restent largement l'exemple à l'aune duquel des événements dramatiques liés au nucléaire sont évoqués. Ainsi, même après le 11 septembre, les Américains sont renvoyés au désastre qu'ils ont provoqué et qu'ils risquent encore de provoquer. Non parce qu'ils sont les États-Unis en soi (ce n'est pas intrinsèque à la nation américaine), mais parce qu'ils ont le pouvoir.

Voilà ce qui faisait écrire la chose suivante à une chroniqueuse du *New York Times*, dans un article publié avant l'invasion de l'Irak intitulé : « Yo, Ayatollahs! » et qui servira de conclusion :

The C.I.A. is snooping around itself and other spy agencies to see if prewar reports of Iraqi weapons of mass destruction and ties Al Qaeda were exaggerated.  
The suspense is killing me.

The delicious part is that the review was suggested by Donald Rumsfeld, a main culprit in twisting the intelligence to justify a strike on Baghdad. It's like O. J. vowing to find the real killer. (NYT, 25 mai 2003, « Week-end », p. 9)